



Le voilà, c'est bien lui! La voilà, c'est bien elle!
Quels accents, quels regards, quel magique pouvoir!
Tu rends l'amour plus tendre et l'aimante plus belle,
Bonheur de se revoir! (bis.)
Ah! ah!

TROISIÈME COUPLET.
On se redit les mots qui charment l'absence;
Sur les mêmes gazons on vient encor s'asseoir.
Tu rends la paix à l'âme, au cœur sa confiance,
Bonheur de se revoir! (bis.)
Ah! ah!

Bonheur! moi devenir sa femme! air de
Faust, paroles françaises de X..., musique de
Spohr. Jusqu'à ce jour, trois compositeurs
ont osé s'attaquer au marbre fantastique
taillé par Goethe dans son drame cosmique:
Gounod, Spohr et Schumann. Le Faust de
Gounod étant classé parmi les œuvres les plus
éclatantes de la musique française, il nous a
paru juste et intéressant de transcrire quel-
ques pages des deux autres artistes.



BONHEUR (Rosa), femme artiste, qui tient un rang distingué parmi les peintres contemporains, née à Bordeaux le 16 mars 1822. On peut dire de Mlle Bonheur qu'elle était artiste en venant au monde : son hochet fut un pinceau, et ce pinceau devint une couronne. Vive, enjouée, toute pétillante de physionomie, elle aimait le bruit et le mouvement comme on l'aime à cet âge. Mais ce qu'elle préférait aux jeux de ses jeunes compagnes, c'était de se blottir dans un coin pour dessiner des animaux et de petits bonshommes, qu'elle découpaient ensuite fort habilement. Ces ébauches n'étaient pas sans expression, et son père lui-même les avait remarquées.

En 1829, elle était à Paris avec toute sa famille; mais la mort lui ravit sa mère après quatre années de séjour. Ce fut sa première douleur. Des revers de fortune vinrent encore assombrir ce deuil immense. Seul, désormais, avec quatre enfants, et sans autre fortune que son pinceau, M. Raymond Bonheur dut se livrer entièrement à son art, et, par conséquent, confier à d'autres le soin de ses enfants, se séparer de ces chers petits êtres, dont la présence fait tout oublier et aide à souffrir. Courbant la tête devant cette nécessité cruelle, M. Bonheur les mit en pension. C'est là que la jeune Rosa montra plus vivement encore son goût pour le dessin; et ce goût, d'une précocité extraordinaire, ressemblait déjà, tant il était vi-

vace, à une véritable passion. Le père en fut tellement frappé, qu'il l'appela près de lui. Elle venait de faire sa première communion; mais à cet âge, où l'enfant ordinaire sait à peine lire, la jeune fille montrait déjà aux esprits clairvoyants la mesure de ce qu'elle serait un jour. Son père devina donc son talent : il se fit son maître, et l'on comprend si les leçons durent être excellentes. A la douce chaleur de cet amour paternel, l'artiste intelligente se développait dans la jeune fille aimante et dévouée. Partageant avec joie les rudes travaux de cette vie laborieuse, elle chassait la tristesse des jours difficiles à force de jeunesse et de gaieté : c'était le soleil de la maison, ce rayon d'espoir qui illumine l'âme du naufragé quand il aperçoit une voile à l'horizon. L'ardeur de la noble enfant était infatigable; rien ne coûtait à sa nature courageuse, et c'est aux abattoirs qu'elle s'en allait vaillamment faire la plupart de ses études. Forcée de se réfugier dans quelque coin fétide, elle y passait de longues journées d'été, y revenant toujours, jusqu'à la fin de son travail. N'était-ce pas un singulier et touchant contraste que la présence de cette frêle jeune fille au milieu d'hommes grossiers et d'animaux pour lesquels s'aiguillait déjà le fatal couteau?

Mais ce n'était pas en vain qu'elle dépensait toute cette énergie. Elle commença à en recueillir les fruits en 1840, à sa première exposition. Elle avait dix-huit ans; elle venait de faire un tableau, et ce tableau était reçu. Le catalogue officiel disait : *Deux lapins*. Quelle joie! et comme son cœur dut battre!

Dans cette composition, deux lapins, en effet, grands comme nature, grignotaient gravement des carottes et des navets. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, évidemment; mais il y a quelque chose là : de la naïveté, de la candeur, des intentions excellentes. Cette toile, que les amateurs se disputaient aujourd'hui, c'est la sœur de Mlle Rosa Bonheur, Mme Peyrol, femme de cœur autant que peintre distinguée, qui la garde précieusement comme un doux souvenir appartenant à toute sa famille, comme on recueille, comme on garde en sa mémoire ces mots *papa* et *maman*, premiers bégayements, chères appellations de l'enfant, qui passe tout à coup de la vie physique à la vie intellectuelle.

Des œuvres plus importantes suivirent ce premier essai, et chacune d'elles signala des progrès rapides. Plusieurs récompenses vinrent bientôt les affirmer : en 1845, la médaille de 3^e classe; celle de 1^{re} classe en 1848.

Toutes les joissances se payent, dit-on, surtout celles de la renommée, et quelquefois il faut les expier comme des crimes. Mlle Rosa Bonheur n'a pas échappé à cette loi fatale. Au milieu de ses succès d'artiste, un affreux malheur vint la frapper dans son cœur de fille aimante, de fille tant aimée : elle perdit son père, son maître, son ami, en mars 1849. Déjà le pauvre malade sentait la vie s'éteindre, quand il demanda qu'on apportât devant lui, comme une pieuse relique, le dernier tableau de sa fille, de son élève chérie. En revoyant cette belle page, le *Labourage nivernais*, il eut comme un éclair de vie; et, serrant les mains de son enfant, qui sanglotait à son chevet, il essaya de sourire; mais ses yeux se voilèrent et il se prit à pleurer.

Ce fut un coup terrible pour Mlle Rosa Bonheur; elle le sentit dans son cœur retentir bien longtemps. Peu à peu, cependant, la douleur fut vaincue à force d'énergie. Elle put enfin reprendre ses pinceaux. C'est alors qu'elle produisit toutes ces belles compositions qui mirent le comble à sa réputation. En voici la date et les noms :

De 1841 à 1851 : *Chèvres et moutons — Animaux dans un pâturage — le Cheval à vendre — Chevaux sortant de l'écurie — Chevaux dans une prairie — Vaches au pâturage — la Rencontre — Un Ane — les Trois Mousquetaires, le Labourage, Un Troupeau cheminant, le Repos dans la prairie — Étude d'étales — Nature morte — Étude de chiens courants — le Meunier cheminant — le Labourage nivernais* (Musée du Luxembourg).

1853 : le *Marché aux chevaux*,
1855 : la *Fenaison en Auvergne* (Musée du Luxembourg).

Une vie si vaillante, un si beau talent méritaient une distinction tout exceptionnelle; elle n'a pas manqué à Mlle Rosa Bonheur : S. M. l'impératrice Eugénie a voulu qu'elle eût la croix de la Légion d'honneur; elle a fait mieux encore, en allant l'attacher elle-même sur cette noble poitrine, sur la poitrine de cette vaillante entre les vaillants.

L'auteur du *Marché aux chevaux* habite maintenant en pleine nature, près de Fontainebleau. Elle travaillait toujours; mais les Anglais, enthousiastes de sa peinture, enlèvent tous ses tableaux. La France en est totalement privée, car, depuis 1855, on ne les voit plus au Salon. Ce parti pris est regrettable; les débutants y perdent des conseils, des leçons, de bons enseignements; le public y perd de très-vives joissances. Si les artistes arrivés à la célébrité et à la fortune s'abstenaient tous ainsi, les expositions n'auraient plus d'intérêt. Et puis, n'y a-t-il pas comme une nuance d'ingratitude, tout au moins d'oubliuse indifférence, à s'éloigner ainsi de la lutte, parce qu'elle n'a plus à offrir l'attrait du premier triomphe? Et parce qu'on a reçu

toutes les couronnes possibles, est-ce donc une raison pour ne pas montrer qu'on les mérite toujours?

M. François-Auguste Bonheur, frère de Mlle Rosa Bonheur, et Mme Peyrol, sa sœur, sont plus fidèles au Salon, qui leur a valu des succès mérités, et ils ont raison : on n'est jamais trop fort pour exposer, quand on n'a pas l'âge de M. Ingres.

La critique s'est complue à reprocher à Mlle Rosa Bonheur, peintre d'animaux, une certaine affectation de *virilité*; c'est là une accusation dont nous ne saurions nous faire l'écho. Mlle Rosa Bonheur peint d'après nature; son pinceau a des nuances de sentiment qu'il ne faut demander qu'au cœur d'une femme, et ces nuances, c'est avec son cœur que l'artiste les a naïvement indiquées. Cet élément, qui prend sa source dans la sympathie, Géricault lui-même ne l'eût peut-être pas trouvée.

Aussi, trop bien douée pour n'être pas femme jusqu'en ses moindres productions, Mlle Rosa Bonheur a-t-elle laissé partout l'empreinte de ses instincts délicats et charmants. Son éducation, sa vie, d'ailleurs, au milieu des siens, qu'elle aime, dont elle est chérie et qu'elle n'a jamais quittés, l'a sauvée de la *vie d'artiste*. Elle a pu se préserver ainsi des entraînements, des erreurs, des illusions de ce milieu bizarre où une femme peut rester honnête homme, mais pas toujours femme honnête. La femme a beau être grand écrivain, grand romancier ou grand artiste, il lui faut, sous peine de déchoir, rester femme, et Corinne nous semble plus grande, plus belle, à Leucade qu'au sommet du Capitole.

BONHEUR (Auguste), peintre français contemporain, né à Bordeaux en 1824, eut pour maître Raymond Bonheur, son père, et se perfectionna sous la direction de son illustre sœur, Mlle Rosa Bonheur. Il commença par peindre des sujets de genre : *les Enfants aux champs* (Salon de 1845); le *Bain* et *l'Heureuse mère* (Salon de 1846), et des portraits (celui de sa sœur, en 1848, et celui de son père en 1849). Il exposa, au Salon de 1852, deux *Vues du Cantal* et un *Intérieur de forêt*, qui lui valurent une médaille de 3^e classe. A partir de cette époque, il s'est adonné spécialement à la peinture de paysage et d'animaux, dans laquelle il a réussi à suivre sa sœur, mais d'un peu loin, *non passibus æquis*. Il tient d'elle, en effet, l'habileté de la brosse, la limpidité de la couleur, la fermeté du dessin, mais il n'a pas sa simplicité robuste, son sentiment exquis de la nature; il a adopté une manière propre, minutieuse, pleine de coquetterie et de gentillesse, qui ferait croire qu'il met des manchettes pour peindre les bêtes de la création, comme faisait M. de Buffon pour les décrire. Nous devons ajouter, pour être juste, que son faire a acquis plus de largeur et de force depuis quelques années. Ses meilleurs ouvrages sont : *les Gorges de la Jordanne et du Puy-Griou* (commande du ministère d'Etat, 1853); le *Cot de Cabre* (Salon de 1855); un *Souvenir de Bretagne* (1857); un *Troupeau de vaches dans les Pyrénées*, le *Passage du gué* et *l'Abreuvoir*, qui ont obtenu une médaille de 2^e classe en 1859; *l'Arrivée à la foire*, la *Rencontre de deux troupeaux* et la *Sortie du pâturage*, qui ont mérité une médaille de 1^{re} classe en 1861; le *Combat*, la *Mer* et le *Ruisseau*, auxquels on a encore donné une médaille de 1^{re} classe en 1863; le *Retour de la foire* (1864); et enfin le *Durmoir*, vaste toile qui a eu un succès très-grand et bien mérité au Salon de 1866.

BONHEUR (Isidore), sculpteur français contemporain, frère des précédents, né à Bordeaux en 1827, se forma sous la direction de son père et de sa sœur. Il a exposé, pour son début, au Salon de 1848, un *Cavalier africain attaqué par une lionne*. Un *Combat de taureaux*, qui figura au Salon de 1850, attira sur lui l'attention; ce groupe dénotait une recherche patiente de la vérité, et se recommandait par l'entente de la composition, l'énergie des mouvements, la largeur de l'exécution. Ces qualités, qui, à dire vrai, n'étaient encore qu'en germe dans cet ouvrage du jeune artiste, se sont accentuées depuis dans la plupart de ses productions. A la différence de son frère Auguste, dont il n'a sans doute pas la correction, M. Isidore Bonheur a horreur du joli; il fuit la banalité bourgeoise et attaque hardiment les sujets qui veulent du style, de la grandeur, de la force, comme il l'a fait voir dans deux de ses principaux groupes : *Hercule et les chevaux de Diomède* (Salon de 1855); *Ulysse reconnu par son chien* (Salon de 1859). Ses autres ouvrages les plus remarquables sont : un *Zèbre attaqué par un panthère* (commande du ministère d'Etat, 1853), aujourd'hui dans les jardins du château de Fontainebleau; un *Taureau et un ours*, une *Vache défendant son veau contre un loup* (1857); une *Jument anglaise montée par un jockey* (1863); deux superbes *Taureaux*, commandés par le sultan et qui ont obtenu une médaille au Salon de 1865. — Parmi les membres de la famille Bonheur qui cultivent les arts avec succès, nous devons citer encore : Mlle Juliette Bonheur, née à Paris en 1830, élève de son père Raymond et de Mlle Rosa, sa sœur aînée. Elle a débuté au Salon de 1852, par une nature morte. Mariée à M. Peyrol en 1853, elle a exposé depuis, sous le nom de Mme PEYROL-BONHEUR, un *Troupeau d'oies* qui a mérité une mention à l'exposition universelle, et des

tableaux d'animaux d'une exécution un peu faible, mais d'un sentiment bien naïf.

BONHEUR-DU-JOUR s. m. (ainsi appelé à cause de la grande vogue que ce meuble a eue autrefois). Sorte de petit meuble à tiroir, dans lequel on serre des papiers et autres menus objets auxquels on attache du prix : *Le commissaire de police frappa deux petits coups à la porte; son secrétaire entra, s'assit devant le petit BONHEUR-DU-JOUR et se mit à écrire sous sa dictée*. (Balz.) *Mon brocanteur a trouvé cet éventail dans un BONHEUR-DU-JOUR en marqueterie, que j'aurais acheté si je faisais collection de ces œuvres-là*. (Balz.)

BONHILL, bourg d'Ecosse, comté et à 8 kilom. N. de Dunbarton, sur le Leven, qui sort du lac Lomond et se jette dans la baie de Clyde; 4,000 hab. Impression sur étoffes, blanchisseries. Patrie de l'historien Smollett.

BONHOMIE s. f. (bo-no-mi — rad. *bonhomme*). Caractère de bonhomme, bonté du cœur unie à la simplicité des manières : *Être d'une grande BONHOMIE, d'une aimable BONHOMIE. C'est un homme plein de BONHOMIE. BONHOMIE vaut mieux que raillerie*. (Volt.) *Un homme sans élévation ne saurait avoir de la bonté; il ne peut avoir que de la BONHOMIE*. (Chamfort.) *Les affaires ont une sorte de difformité que la BONHOMIE adoucit. Elle va jusqu'à leur prêter de l'attrait*. (Joubert.) *La BONHOMIE et la bonté ne sont guère refusées à Louis XII*. (Ste-Beuve.) *La BONHOMIE, c'est la finesse de l'homme de bien*. (Raspail.) *Il faut toute la patience BONHOMIE d'un public allemand pour écouter le mot à mot d'un drame indou*. (Th. Gaut.)

On peut se faire aimer dans tous les rangs; Mais avec ses égaux, et le peuple et les grands, Il faut beaucoup de bonhomie.

DU TREMBLAY.

— Simplicité excessive, crédulité : *Je n'aurai pas la BONHOMIE de me fier à sa parole. Il a la BONHOMIE de croire tout ce qu'on lui dit*. (Acad.) *Il est d'une BONHOMIE qui fait pitié*. (Acad.) *La BONHOMIE milanaise est célèbre autant que l'avarice génoise*. (H. Beyle.) *Le vieillard rentra dans le salon avec une sublime BONHOMIE; il était sûr de sa femme*. (Balz.)

BONHOMME s. m. (bo-no-me — de *bon* et *homme*). Homme simple, doux, facile, sans malice, sans arrière-pensée : *Je ne suis point un philosophe, comme vous m'appellez, mais un BONHOMME qui tâche de ne faire de mal à personne*. (J.-J. Rouss.) *Mais vous n'avez vu que l'écorce en moi, messieurs!... Sous la BONHOMIE, il y a de l'homme, entendez-vous?* (A. Frémy.)

Il se grime en bonhomme et ment à sa figure. BARTHELEMY.

Homme crédule, facile à abuser : *C'est un BONHOMME qui avalerait des couleurs. Soyez un homme bon, et non pas un BONHOMME*. (Boltard.) *Il Plur. des BONHOMMES*; mais dans les deux sens précédents, ce pluriel est peu usité.

— Nom que l'on donne familièrement aux vieillards et aux enfants; quand il s'applique aux enfants, on le fait toujours précéder de l'adj. *petit* : *Le BONHOMME se porte encore très-bien. Nous fîmes accostés par deux BONHOMMES. Le petit BONHOMME eut peur et courut se cacher*. *Comminges, lieutenant des gardes de la reine, enleva dans un carrosse fermé le BONHOMME Broussel, conseiller de la grand'chambre*. (De Retz.) *On ne manqua pas de faire beaucoup babiller le petit BONHOMME*. (J.-J. Rouss.) *Le BONHOMME prit son bâton et sortit, au grand étonnement des assistants, qui le crurent tombé en enfance*. (Balz.) *Un vieux BONHOMME de négociant marseillais comprit au bistro de mon ténit que j'étais de plus loin que de Toulon ou d'Alz*. (F. Soulié.)

Les comtes font traîner ce bonhomme en prison. CORNEILLE.

— Se dit aussi à un jeune homme que l'on veut, par mépris, traiter comme un enfant : *Mon petit BONHOMME, qu'est-ce qui vous prend donc?* (Balz.) *Se dit également d'un homme de la campagne, d'un homme du peuple ou de quelqu'un que l'on croit pouvoir traiter avec un ton de protection familière : Tenez, BONHOMME, voilà pour vous. BONHOMME, lui dis-je sans hauteur comme sans familiarité, le chemin de Kinkelberg, s'il vous plaît?* — *BONHOMME vous-même, me répond-il avec humeur : je ne suis pas plus BONHOMME qu'un autre, et il continue sa route*. (Arnault.) Cette dénomination, dont le ton est un peu aristocratique pour notre époque, commence à sortir de nos mœurs.

— Figure dessinée grossièrement, comme celles que les enfants aiment à griffonner : *Dessiner des BONHOMMES. Couvrir de BONHOMMES ses livres, ses cahiers, les murs de la maison. Ils illustrèrent les murs et les devantures de boutiques de navires, de BONHOMMES, de bouteilles, etc., croqués à la craie*. (J. Cauvain.) *Petite statuette faite pour amuser les enfants : Jouer avec des BONHOMMES*.

— *Faux bonhomme*, Homme qui, par finesse et par calcul, simule une simplicité, une douceur, une bonhomie qu'il n'a pas : *Ne vous fiez pas à lui, c'est un faux BONHOMME. Le faux BONHOMME calcule tout, ricane de tout, tire toujours à temps son épingle du jeu*. (Ste-Beuve.) *Parmi les nombreuses variétés de Turfute, l'espèce la plus dangereuse est celle de ces faux BONHOMMES dont Ménage est le modèle le plus achevé*. (De Jouy.)

— Loc. fam. *Aller son petit bonhomme de*